

PROLOGUE
UN HOMME ESTIMÉ

I

Le voyageur qui a quitté Charleville pour suivre la Meuse s'étonnera du manque d'intérêt de l'Ardennais pour les beautés naturelles de son pays dont le caractère de son habitat et les manifestations de ses activités journalières paraissent témoigner. Sur ces rives paisibles où se déversent d'abrupts coteaux que l'on dirait revêtus de lourds manteaux de drap serré, tant les feuilles des arbres poussés par milliers se sont enchevêtrées pour protéger le sol de la lumière ou de la pluie, les maisons dédaignent l'ornement, préférant le plus souvent cacher le schiste dont elles sont façonnées sous le ciment qui attriste le gris, efface les chatoiements, refuse les jeux de la lumière. On croirait ainsi que l'habitant n'a eu que faire des couleurs de la nature, cette débauche de verts et de gris, due à la densité des forêts et à l'aspect le plus fréquent du ciel, et qu'il a préféré rapprocher son univers de celui que l'on

devine être le lieu de son travail : çà et là, au détour d'une route, au centre d'un groupe de maisons, ou tout au bord de l'eau, une bâtisse, souvent modeste, parfois très grande, construite de brique rouge et noirâtre, est la marque, depuis plus d'un siècle, de la trahison de l'homme envers la nature, et ce tableau que l'on a coutume d'observer autour des villes impose ici un contraste frappant. Il indique aussi l'humeur austère de l'homme qui met le travail au centre de la vie, se souciant peu de plaire, quand il a dû, par trois reprises, souffrir l'envahisseur allemand, et reconstruire avec ténacité sur les ruines qu'il lui laissait.

L'on comprendra mieux comment le villageois a organisé son territoire, en apprenant qu'il a su, depuis fort longtemps, utiliser l'énergie de l'eau et le charbon de bois des forêts pour travailler le minerai de fer qu'il trouvait dans son sol, et que, « cloutier paysan » il y a cinq cents ans, ouvrier métallurgiste aujourd'hui, il a gardé les traditions d'autrefois : depuis plus d'un siècle, la plupart des habitants sont ouvriers et paysans, et possèdent une petite maison avec un bout de champ, car l'espace cultivable est limité ici, comme on s'en rend compte, aux gorges et aux vallées. Et si la forêt voyait encore au siècle passé œuvrer bûcherons, voituriers, terrassiers, les ateliers des vallées, que l'ardennais appelle « boutiques », se sont imposés, vivant du travail acharné, dans des conditions d'hygiène et d'insalubrité qu'un rapport de l'époque a su dénoncer, des cloutiers et des ferronniers qui formaient les trois quarts des ouvriers. Des myriades de petites « boutiques » ont donc tissé la trame d'un tissu industriel voué à la métallurgie, qui, tel un ravaudage, est venu ourler les déchirures faites dans la forêt par les cours d'eau. L'évolution de l'industrie a par la suite fait naître les grandes entreprises, les « grosses boutiques », et développé fonderies, fenderies, laminoirs et boulonneries. Mais en 1970, époque qui nous occupe, la crise de l'industrie annonce

ses bouleversements, commence à secouer la grande « fabrique », alors que la petite, quand elle a pu résister à l'appétit des gros, reste au contraire vivace, grâce au travail sur mesure, dont seul l'atelier est capable.

Aucun mont ne s'élève assez pour permettre d'embrasser d'un coup d'œil le paysage formé par la nature et l'aménagement des hommes : si ces masses qui sortent vigoureusement des eaux font l'effet de montagnes élevées, leurs sommets s'arrondissent très vite, dessinant à quelques centaines de mètres d'altitude des ondulations qu'on n'observera que de façon limitée, puisqu'aucune ne dépasse les autres de manière considérable. De belles perspectives sont pourtant données sur les boucles des fleuves et c'est ainsi qu'à l'arrivée de Monthermé, une route vers les hauteurs permet d'accéder à divers points de vue, desquels on peut suivre les torsions de la petite Semoy avant qu'elle se fonde avec la Meuse, alors que la disposition des premières constructions renseigne sur le bourg : peu avant Monthermé, une grosse « fabrique », dont les bâtiments successifs déploient des toits en soufflets d'accordéon, s'étale au bord de la Meuse. A côté, deux ou trois maisons communément qualifiées « de maître », semblent surveiller les lieux, mais un peu plus loin, le bourg ancien offre une tout autre physionomie.

Ainsi, sur la rive gauche de la Meuse, gardé par une église fortifiée reconstruite à la Renaissance, qui intéresse le promeneur par un beau baptistère roman et des vestiges de fresques peintes pour raconter au peuple, qui ne savait les lire, les fables de la religion, il dispose ses rues principales selon la courbe que dessine le fleuve à cet endroit, au bord de laquelle se serrent ces petites maisons d'un seul étage, si caractéristiques du pays ardennais, mais qui, ici, heureusement départies de tout crépi, offrent à l'œil, avec coquetterie, un ensemble pittoresque de pierres nues et de volets peints. Le voyageur aura alors plaisir à

faire halte dans un des deux hôtels du bourg, avant de s'engager, par les routes sinueuses, dans la forêt d'Ardenne, sur les plateaux schisteux, d'où il tentera de capter du regard, à la sortie d'un virage, par une trouée entre deux taillis de chênes et de bouleaux, la Semoy capricieuse, qui, grâce à ses nombreux méandres, ne cesse de s'y dérober.

Au bout de quelques kilomètres, la route descend vers un village dont les toits, qui mêlent l'ardoise et la tuile mécanique, sont dominés par un clocher d'église mince et effilé à qui la raideur et le manque de charme dénie toute ancienneté. L'on s'attend donc à retrouver la tristesse du crépi, après avoir dépassé un vaste bâtiment noirâtre, apparemment désaffecté, aux mêmes toits en accordéon déjà observés à Monthermé. C'est le village de T.... Les rues y sont larges, bordées de vastes trottoirs que l'on appelle ici « usoirs », où parfois stationne une automobile. Les maisons sont laides, car elles cachent les matériaux d'autrefois qui les ont façonnées, et, faisant pis, ont voulu prendre des allures nouvelles avec des ouvertures pratiquées pour agrandir des fenêtres, transformer des portes. Seul quelque œil de bœuf, dont on observe l'ovale à hauteur des fenêtres en rez-de-chaussée, peut témoigner d'un passé reculé. Une femme qui balaye devant sa porte, la rareté des boutiques, limitées apparemment à une boucherie, à une boulangerie, et à trois ou quatre cafés, dont un porte aussi l'enseigne « tabac », sont la marque d'une vie consacrée à la tâche utile, qui bannit le superflu, mais quand, le soir, à la belle saison, lorsque le temps le permet, chacun a sorti sa chaise sur le pas de la porte pour deviser avec son voisin, l'animation soudaine engendrée par les bavardages et les plaisanteries, par les ébats des enfants sur la chaussée, surprendra après le calme de la journée lié au labeur, et le goût de la détente ainsi manifesté révèle que l'art de vivre de l'Ardennais est

tout entier dans le plaisir des relations qu'il sait entretenir avec son entourage.

On lui pardonnera alors son mépris de l'harmonie des lieux, qui lui a fait ériger ici les bâtiments abritant l'autorité civile et religieuse sans signifier par son plan le respect dû à ces augustes institutions que sont la Mairie et l'Eglise : car, en enserrant la première entre deux maisons, comme toutes celles de la rue principale, il n'a pas cru bon de la mettre en valeur sur une place, pas plus que la seconde, construite sur un élargissement de la chaussée, dans le tournant qu'elle fait avant d'enjamber la Semoy sur un solide pont de pierre. Mais, si l'église est trop banale pour attirer le regard, le bâtiment municipal se fait par contre remarquer par une facture en pierre apparente, et le bosselage qui entoure la porte, l'arceau au-dessus de la fenêtre, le clocheton par-dessus le toit d'ardoise à la Mansart, lui donne un bel aspect classique, hélas démenti par la physionomie plus moderne de l'horloge, au démarrage du toit.

Deux maisons plus loin, une bâtisse impose une masse blanche et grise : trois fenêtres au premier étage, au rez-de-chaussée, une boutique importante, dont on devine mal la destination, de par le défaut d'organisation de la vitrine. Le visiteur distinguera cependant, à travers la vitre, un large comptoir à côté d'un meuble-caisse, tous deux en bois, puis verra s'avancer vers la porte, pour bénéficier de plus de clarté, un homme aux cheveux gris et un enfant, occupés à examiner un vaste bocal contenant vraisemblablement des friandises, de sorte que l'homme en ayant dévissé le couvercle et montré le contenu en souriant au petit, celui-ci y glisse une main fureteuse après en avoir examiné l'intérieur avec convoitise. Les joues gonflées du produit de sa récolte, il sortira en sautillant à cloche-pied pour manifester sa joie. Celui qui se recule alors remarquera l'inscription peinte en blanc sur le

linteau de bois marron qui surmonte la très haute vitrine : « L'HUMANITAIRE », et, au-dessous : « Société Coopérative d'Alimentation ».

Lorsque le clocher de l'église se met à vibrer en annonçant les six heures du soir, l'homme aux cheveux gris sort à son tour, tenant à la main un béret noir qu'il installe sur son chef, le posant très en arrière pour d'un coup sec le ramener sur le haut du front. Après avoir jeté un regard autour de lui, comme pour repérer quelque connaissance parmi les rares passants, il se dirige vers une mobylette appuyée contre le mur de la Mairie voisine. Au moment où il s'apprête à s'asseoir sur la selle de ce véhicule, une femme apparaît sur le pas de la porte de « L'Humanitaire » en lui criant :

- Vous vous êtes enco' laissé attendre par l'petit Bercot ! C'est-y comme ça que vous pensez faire prospérer la Coopé, Monsieur Himpreval ?

- Allons-donc, trois bonbons de moins ne vont pas nous mettre en péril, Madame Germain ! Mais mettez-les sur mon compte, qu'il n'y ait pas à redire !

L'homme fait démarrer sa mobylette, et sa course prudente le conduit, quelques rues plus loin, devant la grille d'un petit jardin dont la verdure débordante cache à la vue l'entrée d'une maison qui, quoique simple, offre une apparence plus coquette que celles qui l'entourent, peut-être par l'harmonie de sa façade au mur et aux volets également blancs. En habitué, il pousse la grille, s'engage dans l'étroit chemin qui se fraye un passage à travers les arbustes, frappe à la porte à l'aide du heurtoir en bronze.

- Bonsoir, Jean, entrez-donc.

Une petite femme à l'œil vif, un peu forte, s'est levée de la table sur laquelle elle lisait, dans la salle à manger où l'on pénètre par une porte à droite dans le couloir. Le visage rond, à peine ridé, au nez busqué très fin, est mis en valeur par de petites boucles d'oreilles en or ciselé, que

découvre la coiffure d'une blancheur pure formant, derrière la tête, cette sorte de chignon dit « en banane ». Alors que l'aspect du corps exprime la douceur, son attitude révèle l'énergie commandée par la force du caractère.

- Jean, voulez-vous un café ?